

## CHAPITRE IV

### DE NEW-YORK AU HAVRE

*Samedi, 11 janvier.* — Ce matin à 7 heures, le bâtiment levait l'ancre, détachait les amarres et partait lentement au milieu du silence des passagers debout sur le pont, regardant la terre s'éloigner, le rivage baisser au niveau de l'eau, enfin s'effacer à l'horizon. Le départ d'un vaisseau a toujours quelque chose de grand et de solennel. Il s'en va loin, au-devant de la mer, des flots, des tempêtes et de l'inconnu. C'est l'enfant qui entre dans la vie, qu'est-ce que l'avenir lui réserve de succès ou de déboires ?

Je restai peu longtemps sur le pont, un voile épais de brume enveloppait la baie de New-York. Le vaisseau allait très-lentement, afin de ne pas heurter cette foule de petits bateaux, qui sillonnent le port en tous sens, et qui faisaient tout-à-coup leur apparition à nos côtés comme s'ils étaient sortis du sein des ondes ; notre grosse baleine de *Normandie* aurait pu s'en tirer sans trop de mal peut-être ; mais elle aurait éventré tous ces petits poissons de mer.

Je ne suis pas remonté aujourd'hui une seule fois sur le pont ; le temps est cru et la brume tombe en pluie fine. Tout ce que j'ai vu de la mer, c'est par l'œil de bœuf du salon. Elle est faiblement agitée, avec des vagues qui pourraient donner du trouble à un canot d'écorce, mais qui ne font qu'apporter un léger balancement à notre gros canot de fer, qui s'avance lestement comme un cheval au grand trot, secouant sa tête et agitant sa crinière.

Je ne suis pas bien. J'ai mal au cœur, mal à la tête. Ce n'est certainement pas le mal de mer, c'est peut-être la grippe. J'ai passé la plus grande partie de la journée couché, tantôt sommeillant, tantôt pensant à St-Lin. St-Lin me poursuit, me hante.

Je vous écris dans mon lit, les pieds chaudement enveloppés dans mes couvertes, le bonnet de soie sur la tête, m'arrêtant, reprenant, faisant comme le nègre : "crache et reprends !"